

TEXTE 5

Où sont passés les enfants ?

Je me souviens du matin où tout a commencé.

A peine levé, j'avais traversé la ville sans croiser un seul enfant. Il pleuvait. Je rentrais en courant sous les porches des immeubles pour débusquer des petits vélos ou des dessins à la craie sur le sol. Rien. Pas un enfant, nulle part. Pas une poussette pliée dans un coin.

5 Il y a, vers neuf heures du matin, une éclipse de l'enfance dans la ville. Même en passant près des murs des écoles, on n'entend pas une voix d'enfant. Et en levant les yeux, on ne voit que les néons allumés au plafond des étages.

J'avais déjà remarqué cette disparition mais, pour la première fois, elle m'alertait. Elle m'ouvrait les yeux. Je sentais comme elle déséquilibrait le monde. Tout me semblait à
10 l'abandon.

A l'abri, au comptoir d'un café, j'ai feuilleté les journaux. Pas une page, pas un mot ne parlait de l'enfance. Cela arrive chaque jour. Aucune trace. Aucun visage d'enfant sur l'écran bruyant dans un coin de la salle. Et puis j'ai vu, par la vitrine, une femme se baisser très bas sur le trottoir, sous la pluie, et tendre la main vers quelqu'un que je ne voyais pas, caché par l'angle
15 de la rue. Elle souriait. Je respirais à nouveau en m'approchant de la vitre. Etaient-ils enfin revenus ?

Mais c'était un chien minuscule qui traînait sa laisse dans l'eau du caniveau. Il portait un petit costume boutonné en laine. Elle l'a pris dans ses mains mouillées.

Timothée de Fombelle, *Neverland*, 2017, p. 38-39

TEXTE 6

La photographie

Hélène Avèle est face à lui. Elle s'est installée dans le fauteuil, le visage posé dans la paume de sa main. Son regard gris est doux quand elle demande

Je peux savoir, maintenant, qui est le modèle ?

Il n'évite pas son regard, ne répond pas. Lentement, il se lève.

Il va dans le bureau chercher un album de photographies, le cuir patiné, vieilli, rouge sombre.

A l'intérieur, une seule photographie.

Il la sort délicatement des quatre encoches qui la retiennent, la pose sur la table, entre eux. Hélène Avèle est émue par le vide de l'album. Une seule photographie ? Elle ploie le buste en avant pour mieux voir. Elle appuie le bout des doigts sur le cliché, le maintient sous ses yeux. Elle a la sensation qu'il faut découvrir à l'aveugle, par la pulpe des doigts.

Sur la photographie, c'est l'été. La lumière est là, dans l'espace des feuilles de l'arbre derrière les personnages. Elle ne voit d'abord que ça : la lumière. Chaque chose en est enveloppée. Et les deux visages. Si proches. Une chevelure légère qui prend tout le soleil. Le visage d'une jeune fille, derrière celui d'un homme. Elle, debout, est penchée en avant, les coudes posés sur ses épaules à lui. Lui est assis sur un banc de pierre. Hélène Avèle reconnaît Octave Lassalle, il devait avoir la cinquantaine.

Plus elle regarde les visages, plus ils se dérobent. Des taches, juste des taches dans la lumière si prégnante. Elle perd les traits, ne garde que le contour. Et cette lumière qui souligne et annihile tout. Comme si la réalité se perdait. Elle est devant une image. Une image. Pourquoi cette photographie déclenche-t-elle en elle une sorte de vertige ?

Elle entend la voix du vieil homme qui dit Le modèle c'est elle. [...] Elle sent la photographie glisser sous ses doigts. Octave Lassalle l'a ramenée vers lui. Hélène se rend compte qu'elle a fermé les yeux.

Il est reparti vers son bureau. Elle entend son pas difficile. Elle imagine le dos qui cherche à rester droit et ça la bouleverse.

Jeanne Benameur, *Profanes*, 2013.